

## Berlinale 2019 Quand le privé est politique

Anne-Christine Loranger

---

Numéro 318, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90872ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2019). Berlinale 2019 : quand le privé est politique. *Séquences : la revue de cinéma*, (318), 42–43.



—  
*Synonymes* (à gauche)

—  
*Mr Jones*. (à droite)



# Berlinale 2019

## Quand le privé est politique

ANNE-CHRISTINE LORANGER

DIETER KOSSLICK était à la barre de sa dernière Berlinale, à qui l'on doit deux citations d'ouverture sur le festival qu'il a dirigé pendant 18 ans, soit que «le privé est politique» et que «la Berlinale est une femme». L'une et l'autre synthétisent bien ce qu'est devenu le festival berlinois au fil des ans, un lieu où les contenus politiques les plus divers trouvent une plateforme, mais aussi où les réalisatrices, cinématographes et autres artistes du cinéma LGBTQ ont la part belle.

La sélection des films en compétition reflétait cette année son orientation féminine: 8 réalisatrices présentaient leurs œuvres sur un total de 23 films. Si trois Allemandes étaient à l'honneur cette année, on retrouvait également un film macédonien, un espagnol, un polonais et, en ouverture, *The Kindness of Strangers*, de Lone Sherfig, une coproduction Danemark-Canada-Suède-Allemagne. Sans compter, hors compétition, le délicieux *Varda par Agnès*, réalisé par la légendaire réalisatrice et artiste française, maintenant âgée de 90 ans, à qui on a décerné la Caméra d'Or pour l'ensemble de son œuvre. À voir les immenses salles combles dans toutes les sections, de Compétition à Génération (cinéma pour enfants et adolescents), on pouvait constater que le public de la Berlinale est toujours plus nombreux.

### LES PRIX

Les décisions du jury sont souvent controversées. Cette année, celui présidé par Juliette Binoche a choisi d'honorer des œuvres à tendance politique, des films pas toujours faciles mais généralement intéressants. L'Ours d'or a ainsi été décerné à l'Israélien Nadav Lapid pour *Synonymes*, qui raconte l'histoire d'un jeune soldat qui a fui Israël et qui cherche, en étudiant la langue française, à devenir Français jusqu'à refuser de parler hébreu. Film sur les difficultés de l'immigration, mais aussi sur la paranoïa soigneusement entretenue par les Israéliens de la diaspora, le choix du jury n'était certes pas celui de la majorité des journalistes, qui lui avaient généralement préféré *So Long, My Son*, du Chinois Wang Xiaoshuai, lequel s'était déjà mérité l'Ours d'argent du meilleur scénario pour *In Love We Trust* (2008). Ce dernier a néanmoins récolté les Ours des meilleurs acteurs, récompensant ainsi le bouleversant couple formé par Wang Jingchun et Yong Mei et leur interprétation de parents dont l'unique enfant meurt, après qu'ils aient été forcés d'avorter du second pour se conformer à la politique chinoise de l'enfant unique.

François Ozon a impressionné le jury avec *Grâce à Dieu*, histoire vraie portant sur les trois hommes ayant créé l'organisation française La parole libérée,



qui cherchait à faire mettre en accusation le père Bernard Preynat, qui aurait abusé de centaines de garçons en toute connaissance des hautes instances de l'Église. Étant donné que le jugement du père Preynat sera rendu en mars 2019, on peut espérer que le film — et le Grand prix du Jury qui lui a été décerné, attirera encore davantage l'attention sur la question épineuse des prêtres pédophiles. Le côté politique était encore présent dans la décision d'attribuer l'Ours du meilleur scénario à *La paranza dei bambini*, de l'Italien Claudio Giovannesi, qui raconte histoire d'une bande de jeunes garçons liés à la mafia italienne. Le film est tiré du roman nommé en français *Piranhas*, de Roberto Saviano, qui a également contribué au scénario.

Le Prix Alfred-Bauer a été remis à *System Crasher* de l'Allemande Nora Fingscheidt, mettant en vedette l'extraordinaire Helena Zengel, petite actrice de huit ans jouant le rôle d'une enfant enragée par son existence forcée dans les maisons de jeunes, ainsi que par la faillite du système censé la protéger. Nous étions d'avis que le film méritait davantage le prix du meilleur réalisateur, qui fut décerné à Angela Schanelec pour l'insignifiant et incompréhensible *I Was at Home But*, sur le deuil d'une mère trop intello pour être en mesure de soutenir ses enfants. L'Ours d'argent décerné à Rasmus Videbæk pour la magnifique cinématographie de *Out Stealing Horses* de Hans Petter Moland, à partir du célèbre roman de Per Petterson, était quant à lui parfaitement mérité.

Si le Québec était à l'honneur en compétition avec *Répertoire des villes disparues* de Denis Côté (voir p.10 la critique et l'entrevue dans ses pages), c'est le touchant *Une colonie* p.30 de Geneviève Dulude-De Celles qui a remporté l'Ours de cristal

du meilleur film pour enfants et adolescents dans la catégorie Génération Kplus. De même, Sandrine Brodeur-Desrosiers a enlevé l'Ours du meilleur court métrage pour *Juste moi et toi* dans la même catégorie. Ces prix suivent la victoire de Luc Picard l'année dernière avec *Les rois mongols* (2017). Ce n'est pas qu'on compte, mais cela fait trois Ours de cristal en deux ans! La descendance d'André Melançon semble assurée.

Le prix Glashütte original a quant à lui honoré le très beau documentaire soudanais *Talking About Trees*, de Suhaïb Gasmelbari, qui porte sur l'association formée par quatre célèbres réalisateurs soudanais n'ayant pas tourné depuis quarante ans. Le film s'est également vu décerner le Prix du public pour les documentaires de la section Panorama. La chose a fait grand plaisir à notre vieille amie Michèle Levieux du journal *l'Humanité* qui, membre du Fonds d'aide aux cinémas du monde, avait poussé le financement du documentaire.

### LES COUPS DE CŒUR

Outre *So Long, My Son*, notre cœur est allé à *God Exists, Her Name Is Petrunya*, formidable film macédonien écrit, tourné, produit, réalisé et joué par une équipe de femmes réunies sous la savante houlette de Teona Strugar Mitevska, et l'un de nos préférés en compétition (voir p.44). Le film s'est tout de même valu le Prix du jury œcuménique et le Prix de la Guilde du Film. La cinématographie somptueuse des steppes mongoles de *Öndög* de Wang Quan'an nous a ravi et nous a rappelé les beaux moments vécus avec *Urga* de Nikita Mikhalkov (1991). Le thème de *Mr. Jones* d'Agnieszka Holland, celui de la famine et de la mort de millions de Russes en raison des politiques agraires de Staline, ainsi que sa caméra tantôt sursaturée de couleurs pendant les scènes d'orgies moscovites, tantôt sous-saturée pour celles dans les villages condamnés à la mort, nous a bouleversée autant que le personnage de Jones lui-même, jeune diplomate britannique et témoin impuissant du drame. Une histoire de journalisme comme il y en a beaucoup et dont on ne parle que trop peu.

Finalement, *Amazing Grace* a chaviré tout le monde. Les images tournées par Sydney Pollack en 1971 durant le légendaire enregistrement devant public du seul album de gospel d'Aretha Franklin, étaient restées enfouies dans le silo nucléaire de la Warner Bros. pendant presque 50 ans, avant d'être montées par le cinéaste Alan Elliott, au terme de 28 ans d'écueils. On y voit un jeune Mick Jagger transporté par la phénoménale interprétation de la déesse du soul, décédée en 2018. Un véritable trésor culturel et spirituel nous a ainsi été restitué. Souhaitons-lui une longue vie en salle. Partout. ▲

Le thème de *Mr. Jones* d'Agnieszka Holland, celui de la famine et de la mort de millions de Russes en raison des politiques agraires de Staline, ainsi que sa caméra tantôt sursaturée de couleurs pendant les scènes d'orgies moscovites, tantôt sous-saturée pour celles dans les villages condamnés à la mort, nous a bouleversée autant que le personnage de Jones lui-même, jeune diplomate britannique et témoin impuissant du drame.